2e Année N° 13. 1er Juillet 1921

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

PARAISSANT DEUX FOIS PAR MOIS

PARIS

MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART

25, BOULEVARD DE LA MADELEINE

15, RUE RICHEPANCE

1 fr. 25 le Numéro

LE BULLETIN
DE LA VIE ARTISTIQUE

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

***Un an*..... Vingt-quatre francs**

***Six mois*. Douze francs**

RACHAT DE COLLECTIONS

LE BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE
ACCEPTE L'ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT DE 24 FRANCS DES COLLECTIONS COMPLÈTES EN BON ÉTAT DES 26 Nos DE LA 1re ANNÉE, OU L'ÉCHANGE CONTRE UN ABONNEMENT NOUVEAU

LE

BULLETIN

DE LA

VIE ARTISTIQUE

1er Juillet 1921

HISTORY OF ART
REFERENCE
LIBRARY
UNIV. OF TORONTO

PARIS
MM. BERNHEIM-JEUNE, ÉDITEURS D'ART
25, BOULEVARD DE LA MADELEINE
15 RUE RICHEPANCE

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/n13bulletindelavi02pariuoft

BULLETIN DE LA VIE ARTISTIQUE

2e Année. N° 13. 1er Juillet 1921

Rédacteurs : MM. Félix Fénéon, Pascal Forthuny Guillaume Janneau André Marty, Tabarant.

SOMMAIRE

Et Watteau ?
Le "Sardanapale" entre au Louvre
L'Art colonial à Marseille
Les disparus
La saison d'art à Beauvais
L'Art aztèque précolombien.
Pour le Salon d'Automne.
Le Courrier de la Presse.
La Curiosité.
Ici...
...et ailleurs.
Paroles.

Et Watteau?

Cliché Giraudon

Et Watteau? Cette fin d'année qui vit l'évocation des maîtres hollandais, de M. Ingres, de Degas, de François Desportes, ne devait-elle se clore avec l'apothéose du nostalgique poète, Antoine Watteau, mort à Paris, voici deux siècles? Il avait trente-sept ans, « âge fatal à la peinture, observe, dans le *Mercure*, Antoine de la Roque : le fameux Raphaël d'Urbin et Eustache Le Sueur sont morts à cet âge-là. »

Valenciennes, sa patrie qui le méconnut, va célébrer sa gloire. Autour du prestigieux portrait du sculpteur Pater, arraché des mains allemandes en 1918, on a rassemblé les reliques du maître. Mais Nogent, où mourut Watteau, tandis que les clameurs du populaire annonçaient la convalescence du Bien-Aimé, Nogent, que fait-elle? Et Paris?

Une exposition de l'œuvre de Watteau devait s'ouvrir à Bagatelle, sous les auspices de la Ville : on y renonce. Des difficultés imprévues ont surgi. Mais, pour honorer la mémoire de Watteau, était-ce bien assez qu'une exposition où n'eussent pas même figuré les chefs-d'œuvre de Potsdam et de Dresde qu'on parle toutefois d'exiger de l'Allemagne, en compensation des ruines accumulées par elle?

*

La mauvaise fortune poursuit ce douloureux génie. Sans doute

Cliché Giraudon

l'Etat ne pouvait transférer au Panthéon ses cendres dispersées par la Révolution qui brisait le monument funéraire du maître et lacérait le registre où, pour la dernière fois, fut inscrit son nom. On eût pu souhaiter que, le 18 juillet, dans les écoles publiques, une causerie révélât aux jeunes gens la signification de l'œuvre de Watteau : mais la plupart des écoles auront fermé leurs portes.

Dans le silence, dans le recueillement de leur émotion reconnaissante, les admirateurs de Watteau s'en iront donc au Louvre. Et devant l'*Embarquement*, devant l'*Antiope*, devant le *Gilles*, devant l'*Indifférent*, la *Finette*, ou l'*Assemblée dans un parc*, devant les pages de croquis éblouissantes, ils évoqueront le singulier et mélancolique initiateur des temps nouveaux. Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi : Watteau n'est point la pâture des fêtes publiques. Ce fervent amoureux de la vie ne l'aimait que dans l'individu.

Devant ces chefs-d'œuvre d'une si pénétrante poésie, les pieux pélerins songeront à la cruelle destinée des grands inspirés modernes. Ce qu'ils expriment d'original et d'unique est précisément ce qui les rend suspects aux yeux du vulgaire. L'on discerne dans leur œuvre des éléments familiers mais soustraits aux communes mesures.

*

Watteau, Watteau lui-même, le plus réaliste des maîtres, n'est-il pas encore la victime de préjugés obstinés? La littérature a fait de lui sa proie. Nombre d'admirateurs de l'*Assemblée dans un parc* négligent cet adorable *Jugement de Pâris* où les sortilèges rubéniens s'allient au sentiment le plus moderne. Les scolaires, par contre, n'ont point de cœur pour ces dessins âpres et libres, si peu formulaires, si directs. La franchise, la hardiesse, la totale nouveauté du génie leur semblent d'abord incommodes : con-

Cliché Giraudon

venons avec Voltaire qu'il est fâcheux, docteur, de retourner à l'école.

Watteau possédait une autre bizarrerie : sa naïveté s'opposait à la rhétorique dont l'Académie fomentait l'exercice. Non seulement son langage fixait la vie dans son naturel, mais encore il s'y limitait. Le marchand Sirois, le 23 novembre 1711, écrivait à Mme Josset, libraire à Paris, un billet qui l'affirme : « le pauvre Watteau n'est jamais satisfait de ses tableaux... Watteau peint à sa fantaisie et n'aime pas les sujets commandés... »

Le maître fut-il même, de son vivant, compris par cette brillante

Cliché Giraudon

société d'amateurs que — dupes de l'éternel mirage du Passé — nous croyons des connaisseurs? Gersaint, présentant au public les dessins de Watteau, vante avec chaleur « la finesse, les grâces, la légèreté, la correction, la facilité, l'expression, ... d'un des plus grands et des meilleurs dessinateurs que la France ait donnés ». Et M. de Julienne, préfaçant le recueil des *Figures de différens caractères*, témoigne goûter l'énergie des « desseins du célèbre Watteau, ...qui ont des grâces tellement attachées à l'esprit de l'auteur qu'on peut avancer qu'ils sont inimitables ».

Mais de tels accents restent sans écho. M. de Voltaire, évoquant le grand artiste, le fera d'un mot, d'un de ces mots définitifs du bourgeois français à courtes vues qui, lui aussi, avait « de la cervelle là » : « Watteau a réussi dans les petites figures qu'il a dessinées et

qu'il a très bien groupées; mais il n'a jamais rien fait de grand, il en étoit incapable. »

Cliché Giraudon

✲

Le plus intelligent des esprits fermés à l'art exprimait là le jugement général. « Watteau, dit en effet Mariette, ami des pompes déclamatoires, Watteau mettoit de la finesse dans son dessin sans avoir jamais pu dessiner de la grande manière... » Est-il une *manière* qui soit grande, et la plus habile formule supplée-t-elle à ce jaillissement d'invention et d'idées qui fait le génie?

Dubois de Saint-Gelays confirme, doctoral, le verdict du pédant : « Ce goût qu'il a suivy est proprement celuy des Bambochades et *ne convient pas au sérieux.* » Et Caylus! Caylus, à qui survit une réputation de connaisseur, et de qui M. de Poncheville vient de rééditer, d'après le manuscrit déchiffré jadis par le savant Charles Henry, la *Vie d'Antoine Watteau*, Caylus le colonel qui se mêla de peinture comme il eût fait de la tapisserie, Caylus qui reconnaît le zèle de Watteau à peindre d'après la nature et sans jamais user de mannequins, conclut pourtant :

« N'ayant aucune connaissance de l'anatomie et n'ayant presque jamais dessiné le nu, il ne savait ni le lire ni l'exprimer... Il ne pouvait donc ni peindre ni composer rien d'héroïque ni d'allégorique, encore moins rendre les figures d'une certaine grandeur... Ses compositions n'ont aucun objet, elles n'expriment le concours d'aucune passion et elles sont par conséquent dépourvues d'une des plus piquantes parties de la peinture, je veux dire l'action. Ce genre de composition, surtout dans l'héroïque, est le sublime de l'art... »

✲

Sans doute, les élèves de David — il y a, il y aura toujours des élèves de David — ne se divertissent plus à mitrailler de boulettes les toiles de Watteau, et un nouveau La Caze n'achèterait plus, pour quelques francs, l'émouvante « figure d'une certaine grandeur » qu'est le *Gilles*. En Watteau, la conscience moderne reçonnaît son libérateur. Mais autant que jamais les praticiens respectent l'habileté mécanique et méconnaissent l'originalité.

Les entendrait-on sans chagrin célébrer le maître dont l'art profondément sincère condamne leur froide facilité? Les spectacles ridicules ne sont pas réjouissants. Mieux vaut, en vérité, qu'on ait oublié qu'il y a deux siècles, mourait Watteau. GUILLAUME JANNEAU.

Le "Sardanapale" entre au Louvre

Le Conseil des Musées nationaux, abandonnant le projet d'achat de la *Petite Rue* de Vermeer qui retourne en Hollande, vient d'employer les ressources de sa caisse à l'acquisition d'un chef-d'œuvre, non seulement de l'art français, mais de l'art. C'est la *Mort de Sardanapale*, d'Eugène Delacroix. La toile appartenait à M. le baron Vitta.

Elle fut, dans l'histoire de la peinture moderne, quelque chose comme la « première » d'Hernani dans celle des lettres. Elle fut un cri de guerre. Mais elle attira l'ennemi. Présentée au Salon de 1828, la *Mort de Sardanapale* ameuta peintres et critiques. « J'ai eu, écrit Delacroix à Soulier le 6 février, à subir des tribulations assez nombreuses de MM. les très ânes membres du jury. » Mais l'accueil fait au chef-d'œuvre fut si hostile que Delacroix pouvait noter : « Cela me fait l'effet d'une première représentation où tout le monde sifflerait. »

Dans son *Delacroix devant les contemporains*, M. Tourneux a recueilli quelques-unes des censures prodiguées au maître. Détachons celle du *Moniteur Universel :* « Il est temps encore de s'arrêter dans une telle carrière; que M. Delacroix mette un frein salutaire à son imagination pittoresque et poétique; qu'il s'efforce d'acquérir du style; qu'il consente *à dessiner...* » Et le directeur des Beaux-Arts, vicomte Sosthène de La Rochefoucauld, convoquant Delacroix, lui conseillait de « changer de manière ».

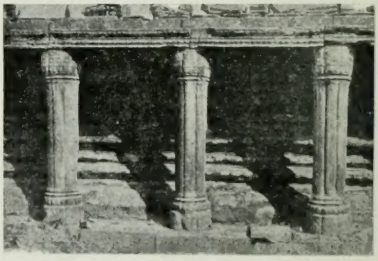
Le temps a corrigé l'erreur des jugements scolaires.

L'Art colonial à Marseille

Fragment du temple d'Angkor

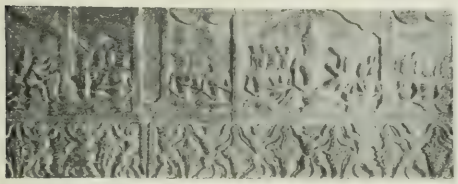
Au Prado qui est à Marseille ce que le Bois est à Paris, une armée d'ouvriers creuse le sol, porte des matériaux, gâche le mortier, pousse l'outil. Une immense construction, déjà, sort de terre : la vieille cité prépare, sous la direction d'un commissaire général, M. Guesde, l'exposition coloniale qui doit s'ouvrir en 1922. Toutes nos colonies vont y participer. Elles y révéleront toutes les applications de leur activité : politique, administrative, savante, artistique. Le Maroc, notamment, et l'Afrique du Nord préparent une insigne manifestation, mais surtout l'Indo-Chine. Son gouverneur général, M. Maurice Long, a voulu montrer à la métropole la prodigieuse richesse de la colonie qu'il administre. Il va dessiller bien des yeux français pour qui les colonies sont toujours un peu les « quelques arpens de neige » qu'était le Canada pour nos devanciers.

Renonçant à la classique méthode des pavillons séparés, M. Maurice Long a conçu l'audacieux projet de grouper dans un palais unique les multiples sections qu'il entend faire connaître. Mais ce palais unique est en lui-même une merveille : il sera l'interprétation fidèle du grand temple d'Angkor, chef-d'œuvre de l'art monumental du vieux Cambodge. Posé sur un puissant soubassement haut de dix mètres, il s'élèvera sur un plan carré, dont le côté mesure soixante-dix mètres. Une élégante colonnade règne sur ses quatre faces, dont chacune est coupée d'un pavillon décoré de portiques aux frontons étagés. Aux quatre angles s'élèveront des tours hautes de quarante mètres. A la croisée des deux grandes galeries qui

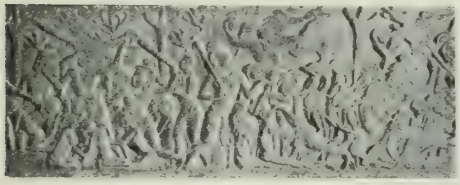


Colonnade du temple d'Angkor

divisent le plan, s'érigera le dôme central. Huit escaliers monumentaux escaladeront le soubassement pour atteindre les portiques d'accès. Un perron central de soixante degrés conduit à l'entrée principale. Devant lui se développe une esplanade jalonnée par les mâts cambodgiens aux parasols superposés. La grandeur d'une architecture absolument pure et simple prendra là toute sa valeur. La richesse de la décoration, moulée sur les monuments originaux, en accusera l'effet majestueux. Les tours, pyramides aux multiples assises profilées, seront magnifiquement parées de leur sculpture décorative. Les animaux sacrés, les *nagas*, hydres heptacéphales, les singes, les éléphants, escorteront la théorie des dieux et des *apsaras* leurs compagnes.



Le Paradis ..



...et l'enfer.

Ce n'est là, reconstituée par l'architecte M. Delaval, au prix d'un formidable effort, qu'une partie — la partie centrale — du temple authentique d'Angkor-Vat. Lui-même n'est pas le plus vaste, mais il est le plus beau des sanctuaires érigés, du IX^e^ au XIII^e^ siècle de notre ère, sur le foyer sacré de la race aryenne. Directeur technique de l'exposition indo-chinoise, délégué à cet effet par M. Maurice Long, l'inspecteur général de l'instruction publique en Indo-Chine, M. Henry Gourdon, a bien voulu nous indiquer la valeur de la révélation qui va nous être faite.

« Tout le pays cambodgien est couvert de monuments khmers, nous apprend, à notre confusion, le savant. Les missions scientifiques françaises — car la découverte de l'art khmer nous est due tout entière — avaient déjà fourni de nombreux repères. L'Ecole française d'archéologie de Hanoï a poursuivi l'œuvre commencée. Sous la direction de M. Parmentier, un inventaire méthodique des ruines cambodgiennes a été dressé. Nous le tenons pour complet. Néanmoins, la forêt

inextricable dissimule certainement encore des monuments formidables.

« Songez qu'Angkor n'est française que depuis 1907, en vertu du traité qui rendit au Cambodge, notre protégé, les trois provinces que le Siam détenait depuis un siècle. L'on commence à peine à circuler aisément sur les routes rétablies. Voici quelques années encore, l'explorateur frayait son chemin au coupe-coupe, à travers les lianes qui parfois étaient d'énormes serpents... Dans ce pays unique, la flore se développe avec une telle abondance, une telle générosité qu'un pan de mur tombé est aussitôt résorbé par la nature géante. Elle absorberait des villes.

Fragment du Combat des Dieux et des Géants (Art Khmer)

« Sa vigueur, justement, suscite un problème particulier : elle contribue à maintenir les éléments architectoniques aussi souvent qu'elle en provoque la ruine. Accrochées aux blocs, les lianes forment de véritables chaînages. Aussi bien, au cours des déblaiements qui nous rendront les admirables monuments khmers, faut-il observer une prudence et exercer une sagacité vigilantes dans l'adoption du parti. Couper les lianes peut déterminer un écroulement. Les respecter peut amener le même résultat. »

M. Henry Gourdon s'interrompt. Le téléphone l'appelle. Il donne un ordre net. Une méthode claire préside aux travaux de l'exposition. Nous évoquons, sous le geste pacifique des dieux de l'Inde juchés sur des étagères, une page émouvante du pèlerin d'Angkor, M. Jean Ajalbert [1] :

— Toute une ville, remparts, ponts, portes, temples, escaliers, terrasses, tours, portiques, bassins, belvédères, assiégée, envahie, accablée sous la végétation extravagante... quelle agonie passionnée, quelle destruction enchantée! Des lianes grosses comme des hommes, des

(1) Les destinées de l'Indochine, par Jean Ajalbert, de l'académie Goncourt. Michaud, édit. 1909

Le Naga.
Hydre heptacéphale.

racines monstrueuses de banians cernent des tours, éventrent des murailles, crèvent les escaliers, défoncent les toitures. Et c'est cette lutte implacable de la création naturelle et de la création humaine qui prête à toute cette région ce caractère intense. On assiste à la bataille d'un passé qui ne veut pas mourir, qui n'a, pour se survivre, que ces ruines où s'était inscrit son génie, — contre l'impitoyable nature... »

Mais M. Henry Gourdon nous revient :

— Les artistes khmers, si grands par la conception, étaient d'assez méchants praticiens, reconnaît-il. On s'émerveille du prodigieux labeur qu'évoquent ces constructions gigantesques : mais les pierres sont posées de telle manière que les joints se superposent. De plus, les vieux architectes ignoraient l'art d'établir une voûte : leurs assises se décrochent en encorbellement, jusqu'au recouvrement terminal. Il en résulte qu'un affaissement de terrain détermine la chute de toute une pile de pierres et, naturellement, celle du dôme. Si les ligatures végétales n'avaient maintenu tout le système architectonique, sans doute ces témoins d'une splendide civilisation éteinte se seraient-ils tus à jamais.

« Que de légendes, d'ailleurs, se transmettent à leur sujet! L'antiquité de ces beaux monuments ne se perd pas, comme on l'écrit volontiers, dans la nuit des temps. Si nous ignorons le nom des architectes, du moins savons-nous celui des rois sous le règne de qui chacun des éléments fut érigé. Leur chronologie est donc certaine. Ce n'est pas sur des hypothèses que nous fondons, mais sur des précisions parfaitement solides.

« L'art khmer est, il est vrai, assez mal connu; le Louvre, qui donne asile à l'archéologie lointaine, a négligé ces admirables monuments révélés par la science française. Le Cambodge, en effet, n'a guère été visité que par les érudits. Leur enthousiasme est resté confidentiel. Ils ont étudié les problèmes philologiques, historiques, ethniques, sans aborder en artistes celui des influences intellectuelles. L'exposition de Marseille déterminera, chez les historiens de l'art, de nouvelles recherches d'où jailliront quelques clartés sur l'évolution de la race et de l'art khmer.

« Art hindou, dit-on. Il est vrai, mais les Khmers ont transformé

l'art qu'ils adoptaient. L'art hindou a trouvé hors de l'Inde sa plus éclatante expression. La mission Goloubew en a recueilli les témoignages irrécusables : elle nous fournira le plus précieux concours.

« Et si l'exposition de Marseille incite les curieux d'art et les touristes à visiter la colonie magnifique, nous aurons fait œuvre utile. Allemande, l'Indo-Chine serait déjà la terre classique du tourisme mondial. C'est à déployer devant les yeux français nos richesses que s'attache le gouvernement général. »

Mais le dévoué président de la Société coloniale des Artistes français, M. Louis Dumoulin, vient chercher M. Henry Gourdon pour choisir, entre quarante projets, dont aucun n'est indifférent, ce qui est rare, celui qui deviendra l'affiche de l'exposition de Marseille...

G. J.

Les disparus

Havard Thomas, sculpteur. — « Ce fut le plus grand statuaire académique que l'Angleterre connut jamais. » — « Pas un moderne, même Rodin, n'étudia les classiques comme il le fit. » — « Son *Lycidas* est le chef-d'œuvre de notre temps. » — « Il eut longtemps l'honneur d'être refusé à la Royal Academy. » — « Ses dessins seront longtemps recherchés par les amateurs. » — « Nous perdons notre plus grand professeur de sculpture. » — « Havard Thomas a exercé une puissante influence sur notre art national. »

Ce sont là quelques adieux de la critique britannique.

*

Le peintre Marcus Stone, mort à 81 ans, peintre populaire par excellence. On ne connaît pas, en France, l'œuvre de Stone, et c'est bien dommage. Ses compositions enchantaient des millions de gens aux goûts simplets, en Grande-Bretagne. Partout on peut le voir, sur le mur, une gravure en couleur d'après un de ses tableaux anecdotiques : la jeune femme bien habillée languissant sur un sofa tandis qu'un chérubin en souliers vernis lui tient des propos troublants; des enfants, de la bonne société, jouant avec un aimable poney sur la pelouse d'une délicieuse maison de campagne, alors qu'une jeune fille exquise, agite, à la fenêtre, un fin mouchoir de dentelles. Jamais un peintre n'a été plus reproduit. Ses gravures allaient toujours deux par deux : on ne se fut pas contenté d'un unique spécimen de son art sacré. Le plus curieux est que Stone, si pommadé et si onctueux en peinture, était politiquement un révolutionnaire à tout crin.

La saison d'art à Beauvais

Auguste Delaherche. — Pots, grand feu.

La 3e exposition de la « Saison d'art » vient d'ouvrir ses portes. Cette intéressante tentative de décentralisation artistique a été réalisée une fois de plus par M. Ajalbert avec un indiscutable succès. A l'atelier de Desportes augmenté de nombreuses toiles; aux vieilles et somptueuses tapisseries de la cathédrale revenues prendre la place occupée en 1919 et 1920 par les tentures de Reims, deux attractions nouvelles s'ajoutent : l'exposition rétrospective de céramique du Beauvaisis, au Musée départemental; et, à la Manufacture nationale, l'œuvre d'Auguste Delaherche, le grand potier qui, dans ses émaux étincelants, retient les génies dansants de la flamme et de la fumée.

L'exposition rétrospective sera pour beaucoup une révélation. Qui connaît aujourd'hui les terres vernissées de Savignies, célèbres dès le Moyen-Age au point d'être offertes en hommage aux rois, et qui conservèrent jusqu'au XIXe siècle leur robustesse et leur puissant effet décoratif d'œuvres primitives? La collection du musée, si heureusement combinée par le conservateur, M. Maurice Magnien, et celle non moins importante qu'a prêtée M. de Carrère, l'éminent amateur beauvaisin, feront apprécier ces personnages aux yeux ronds curieusement évocateurs de modes abolies; ces grands plats eucharistiques; ces vases; ces pichets; ces bas-reliefs; toute cette poterie un peu barbare mais savoureuse sous ses couvertes brunes, jaspées, jaunes ou vertes, qui n'a jamais été réunie si nombreuse et variée au Musée de l'Oise. — A côté des

Poteries de Savignies.

Poteries de Savignies.

terres vernissées, les grès bruns de Savignies et de la Chapelle-aux-Pots, continués au XIX[e] siècle, à Voisinlieu, par Ziégler, sont bien représentés grâce à l'obligeance de M. le D[r] Leblond.

Mais il y eut aussi, depuis la fin du XVIII[e] siècle, des fabriques de faïence populaire dans la banlieue de Beauvais (à l'Italienne et à Saint-Paul). Les collections de Carrère et Boivin nous font connaître leurs productions : jattes, plats à barbe, cruchons, figurines naïves, gaîment enluminés de couleurs vives sur fond blanc et qui supportent le voisinage des précieuses pâtes tendres de Chantilly rapprochées, en trop petit nombre, dans une vitrine.

Les amateurs de céramique ne regretteront pas leur voyage a Beauvais, cet été.

Poteries de Savignies.

L'art aztèque précolombien

En son étrange appartement de la rue de Castellane, à la fois musée pathologique et laboratoire de psychothérapie, nous surprenons le docteur Bérillon très occupé à déballer de plusieurs caisses des statuettes qu'au fur et à mesure il range sur une table, avec d'infinies précautions. Tout un peuple de figurines bizarres, hautes d'une dizaine de pouces, contorsionnées, monstrueuses ou grotesques, effrayantes ou hilarantes, et dont la matière tantôt noire, tantôt brunâtre, patinée de roux, ou verdegrisée, rappelle celle des icônes pompéiennes. Qu'est-ce que cela? Mais, interrompant son déballage, le savant psychiatre a devancé notre interrogation.

Terre cuite aztèque

— Curieux, n'est-ce pas? Ce sont des terres cuites aztèques, d'époque précolombienne. Je les avais cachées en lieu sûr durant la guerre, et j'ai pensé aujourd'hui seulement à les sortir de leurs caisses. Quels documents précieux, non seulement pour l'archéologie et pour l'art, mais aussi pour la pathologie, car beaucoup de ces images votives représentent, avec une exactitude remarquable, certaines maladies dont la guérison était demandée aux dieux. Observez le visage, les attitudes, les gestes de ces statuettes. Celle-ci, par exemple, offrant une déformation très accusée de la colonne vertébrale, la gibbosité caractéristique du mal de Pott. La face douloureuse, l'extension de la tête, la position en chien de fusil, mains crispées aux genoux, sont d'une vérité saisissante. Celle-ci également, qui, par ses deux mains appliquées sur les joues, exprime bien la torture lancinante de la névralgie dentaire.

Ce disant, le docteur Bérillon fait passer sous nos yeux nombre de ces figurines au symbolisme pathologique, par lesquelles se manifesta l'invocation religieuse de l'Aztèque d'avant la conquête espagnole, alors que le vaste Mexique n'était encore que le mystérieux Anahuac. Un art profondément humain marque chacune de ces terres cuites, un art qui sait allier l'observation précise à la liberté du style. La térébrante cruauté d'une tumeur est exprimée par deux grimaçantes figures de

singes, plantées sur les épaules d'un sujet votif qui, d'une main pesante, comprime sa poitrine. Dans un autre, la main droite est étendue sur l'abdomen. La bouche exhale des plaintes. Un autre, enfin, est ravagé d'ulcérations, qui sont comme autant de petits cratères. Mais l'art parfait du modeleur est présent partout.

— Presque tous ces ex-voto sont percés d'un trou, nous fait remarquer le docteur. Sans doute étaient-ils suspendus dans les temples. Précisément, vous pouvez voir là quelques-unes des innombrables idoles que les Aztèques invoquaient ainsi.

Cette fois, il ne s'agit plus de représentation de la douleur humaine,

Terres cuites aztèques précolombiennes.

et les terres cuites qui nous sont présentées expriment avec force ou délicatesse le sentiment du divin chez l'Aztèque, son hallucination devant les phénomènes de la nature. Figurines de femmes, pour la plupart. Celle que nous reproduisons ici, qui est-elle? Est-ce Vohualticitl, déesse des berceaux, Cohuatligué, déesse des fleurs, Hamateuctli, protectrice des fleurs, Ilamaticutli, qu'invoquaient les matrones, Tlazotéotl, qui enfantait les vices, ou l'une des Cuitadéos, qui frappaient de cruelles maladies les enfants? Est-ce Coyolxauhqui, sœur de Huitzilipochtli, dieu de la guerre? Quel qu'ait été son rang céleste, elle est fort intéressante. La stylisation de ses formes puissamment ramassées fait penser à l'hiératisme de l'art assyrien.

— Elle est pourtant, comme les ex-voto, comme toutes les terres cuites aztèques, l'œuvre de simples potiers de l'Anahuac, nous dit le

docteur Bérillon. Au reste, voyez : Voici quelques pots à motifs grotesques, sorties des mêmes mains qui modelèrent les figures. Leur drôlerie ne leur prête-t-elle pas un aspect tout européen?

Certes, et n'était la matière de ces vénérables poteries, légères et comme poreuses, tant la terre en est sèche, on hésiterait devant ce masque tirant la langue, ou devant tel autre qui sourit largement, la face épanouie sous un chapeau à pointe — le chapeau de Jocrisse. Mais leur âge précolombien ne saurait être contesté.

— Elles proviennent toutes de la collection du peintre-explorateur Pingret, qui les rapporta du Mexique en 1855, et c'est à sa vente que je les ai acquises. Elles intéressèrent d'abord en moi le pathologiste, et ce n'est que petit à petit que j'en ai goûté pleinement le caractère d'art.

— Un mot encore : Qu'est-ce que cette sorte de cadran horaire, sous la photographie de cette imposante divinité?

— Ah! Ça, c'est une invention d'Alphonse Bertillon, qui créa le service anthropométrique. Ce cadran permet d'obtenir le profil ou la face absolue d'un objet. Peut-être les protographes d'art pourraient-ils utiliser ce procédé?

Le docteur Bérillon continuait de déballer ses ex-voto et ses idoles. Au total, une quarantaine de terres cuites. Et tout ce petit monde semblait étonné de se retrouver sur cette table. Cette humanité et cet Olympe aztèques s'observaient, se défiaient, grimaçaient à qui mieux mieux.

TABARANT.

Pour le Salon d'Automne

M. Roger Fry prépare la sélection d'artistes anglais qu'il présentera au Salon d'Automne de cette année. Son œuvre a soulevé, en Angleterre, une légère polémique. Peut-être pensait-on que l'art officiel serait un peu négligé par lui. Il a dû répondre : « L'art de la Royal Academy serait très convenablement apprécié au Salon des Artistes français, mais il serait tout à fait « hors de place » au Salon d'Automne. Je veux, toutefois, faire mon choix aussi largement que possible. »

Le Courrier de la Presse

VERS LA RÉFORME DE NOTRE LOI PACCA

Terminée par un triomphe, la vente Engel-Gros allait-elle infirmer la thèse des adversaires de la loi du 31 août 1920 ? Puisque des enchères formidables avaient été jetées, les collectionneurs s'étaient-ils résignés à l'holocauste en faveur du fisc ? Le problème a tenté la curiosité de notre confrère Le Gaulois, *qui en fournit la substantielle explication :*

La loi du 31 août 1920 ne devait pas intervenir. La vente Engel-Gros échappait à ses effets ; elle n'était soumise ni aux prescriptions exigeant la préemption éventuelle de l'Etat, ni aux taxes prohibitives qui s'élèvent jusqu'à 25 0/0 de la valeur vénale des objets exportés. La collection Engel-Gros vient du château de Ripaille, près de Thonon, qui est situé dans cette zone franche, soumise à un régime douanier exceptionnel. La collection Engel-Gros parvint à Paris « en transit », frappée d'un droit unique de 1,10 0/0 auquel se superpose seulement le droit de 17,50 0/0 qui pèse sur toute vente publique d'objets de luxe.

Les amateurs vinrent en foule. Ce n'est pas en France que se trouvent les collectionneurs d'objets de haute époque. Les curieux américains, anglais, suisses n'avaient pas, en achetant les chefs-d'œuvre offerts à leur goût, la crainte secrète d'être dépouillés de leur acquisition par la commission des monuments historiques ni d'être, à la frontière, la proie des vexations fiscales, ni de subir une taxation formidable. Si la vente Engel-Gros a obtenu des enchères considérables, c'est précisément parce qu'elle était libre, car l'article 4 de la loi excepte de ses effets les œuvres d'art importées depuis sa promulgation.

Et notre confrère conclut :

Il y a deux méthodes en présence, celle des taxations énormes qui, dans le principe, seraient fructueuses et dans la pratique n'ont fourni qu'une somme ridicule, parce qu'elles ont détruit l'occasion qui les faisait naître ; et celle d'un prélèvement rationnel sur des échanges libérés d'entraves injurieuses, toutes garanties étant prises pour la conservation de richesses vraiment intéressantes pour l'histoire de notre art. L'expérience a été faite. La vente Engel-Gros en fournit l'éclatante conclusion.

La Curiosité

SÉQUESTRES

L'activité des ventes va s'assoupir. Durant deux mois et plus, l'Hôtel Drouot, parfois à peine entre-baîllé, ne nous offrira que des broutilles, relevées de-ci de-là par quelques vacations dont la remise n'aura pas été possible. C'est ainsi, notamment, que les liquidations de séquestres défieront les jours caniculaires, parce que leur nombre est trop considérable pour que les liquidateurs puissent être sensibles à l'opportunité des délais. Pour la plupart, d'ailleurs, elles seront de peu d'importance.

Les estampes du séquestre d'Alfred Strœlin, le marchand de la rue Laffitte, achèvent d'être dispersées à la salle 10, par les soins de Me Zapp, assisté de M. Loys Delteil, à l'heure même où nous traçons ces lignes. Plus de six cents numéros s'inscrivaient au catalogue, et les trois vacations furent laborieuses. Quelques beaux Daumier, entre lesquels il en était un rarissime : la *Chambre non prostituée;* une abondante suite de précieux Toulouse-Lautrec; Meryon, Fantin, Whistler, Picasso.

LA SUCCESSION DU POTIER JEANNENEY

La première vente des céramiques formant la collection de feu Paul Jeanneney, l'ami et l'émule de Jean Carriès, a eu lieu les 28 et 29 juin, salle 4. L'œuvre de Carriès n'y était pas représentée par moins de 300 pièces. Préfaçant le catalogue, quelques pages émues de M. Arsène Alexandre. Citons-en ces lignes :

« Jeanneney était voisin de Carriès. Ils échangeaient leurs idées, et même leurs recherches et leurs travaux. Carriès aimait venir chez lui palper de l'œil et de la main ses magnifiques collections de céramique extrême-orientale. Il était fier de voir ses œuvres rivaliser sur les rayons avec les plus intenses flambés, avec les plus onctueux céladons. C'est ainsi que, peu à peu, Jeanneney devint maître de cet ensemble sans rival, ou plutôt, ce qui revient au même, n'ayant qu'un seul véritable rival. Comme j'aurais aimé redire les belles conversations d'alors, et les longues et fécondes discussions sur les arts de la terre et du feu! Je ne le puis; mais, voyez-vous, ces hommes avaient, quoique cela se passât il y a trente ans à peine, de véritables âmes de primitifs, et cela se sent dans les œuvres ainsi que dans l'atmosphère de la collection. »

T.

Ici...

LES MÉDAILLES DU SALON

Le Conseil supérieur des Beaux-Arts, réuni sous la présidence de M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts, a décerné le prix national au statuaire Maxime Réal del Sarte. M. Real del Sarte expose au Salon des Artistes Français un groupe, *Le premier toit*, et un bas-relief, l'*Entente cordiale*, qui doit être érigé à Biarritz.

Le Conseil a décerné ensuite les bourses de voyage : pour la peinture, à MM. Narbonne, Llano Florez, Mlle Thil; pour la sculpture, à MM. Renaud, Bottiau, Borel; pour l'architecture, à MM. Chauliot et Delaittre; pour la gravure, à M. Degorce, et pour l'art décoratif, à M. Legueult.

LA MÈRE ET L'ENFANT DANS L'ART

Au Jardin d'acclimatation s'est ouverte et le restera jusqu'au 24 juillet une Exposition nationale de la Maternité et de l'Enfance. Elle comporte une intéressante section artistique. Au mobilier, aux jouets d'enfant, aux émouvants documents relatifs à l'enfance assistée, s'ajoutent peintures et sculptures où Le Nain voisine avec Manet, Courbet avec David, Géricault avec Maurice Denis, Alfred Stevens avec Renoir, et Prudhon avec Berthe Morisot, de qui Mme Ernest Rouart a prêté le délicieux chef-d'œuvre que nous reproduisons.

Berthe Morisot. - La Vasque.
(Collection Ernest Rouart)

A VERSAILLES

La commission des Monuments historiques a étudié un programme de restauration pour la vieille aile du palais de Versailles qui tombe en ruines. Son alignement actuel et son ordonnance seront maintenus : pour des raisons d'*esthétique* on avait proposé de l'avancer à l'alignement de la façade construite sur les plans de Gabriel. Les divisions

intérieures établies par les agents du musée, occupants successifs, et sur lesquelles il est de tradition de s'attendrir, seraient enfin supprimées. On conservera le seul « petit appartement » ancien, celui de Mme de Palestro, au second étage. Les salles restaurées serviront à l'exposition des œuvres du musée.

AU LOUVRE

Le grand amateur d'art Joseph Reinach, récemment décédé, a légué aux musées nationaux, parmi quelques chefs-d'œuvre et quelques autres peintures, ce très beau paysage de Paul Cézanne.

RÉGIONALISME

L'exposition de la Société Le Foyer des Artistes, aux Andelys, aura lieu, du 5 au 21 août, à la maison de Balzac, place Saint-Sauveur, au Petit-Andelys. Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire général, M. Santin, rue Meurdrac, Les Andelys (Eure).

LES EXPOSITIONS

On visitera cette quinzaine : au Pavillon de Marsan, jusqu'au 10, l'exposition *Fragonard*. — Au Jardin d'Acclimatation, jusqu'au 24, le Salon de la *Mère et l'Enfant dans l'art*. — Au musée Galliéra, le salon de la *Montre*. — A la galerie A.-A. Hébrard, les *sculptures de Degas*. — Chez Georges Petit, du 4 au 31, l'exposition d'un groupe de *peintres américains*. — Chez Mme Druet, jusqu'au 8, l'exposition d'un groupe de *peintres anglais*. — A la Licorne, des peintures et sculptures modernes.

L'Académie de Clermont et l'Ecole régionale des Beaux-Arts organisent à Clermont-Ferrand une exposition d'art et d'art décoratif qui réunira une centaine d'artistes régionaux et durera du 1er juillet aux premiers jours d'août. Le secrétaire général en est l'amateur d'art, M. Desaymard.

...et ailleurs

AU MUSÉE ROYAL DE BRUXELLES

Plusieurs tableaux nouvellement acquis ou reçus en don viennent d'être installés sur chevalet au Musée Moderne; citons notamment *La Séparation* de Ch. De Groux, et un *portrait de l'expert Etienne Le Roy*, offert en don par Mlle Valérie Le Roy. Ce portrait, peint par Navez en 1857, porte la curieuse dédicace : « Témoignage d'estime et de reconnaissance, pour avoir conservé par sa belle restauration la *Descente de Croix* et l'*Erection de la Croix*, chefs-d'œuvre de Rubens.

Au Musée Ancien ont été placées : une peinture de l'école flamande du milieu du XVII^e^ siècle, *Buste de femme;* une charmante terre cuite attribuée à Pietro Tacca, *Louis XIII en costume de chevalier Renaud.* Cette dernière œuvre a été prêtée au musée par Mme Jousset de Bellesme.

L'ART DÉCORATIF A MUNICH EN 1922

Simples faits. Depuis 1912 et le regretté L.-H. Roblin, nous cherchons les moyens de faire à Paris une exposition internationale d'art décoratif moderne. Munich annonce, pour l'année prochaine, une exposition nationale pour laquelle, malgré la crise, l'Allemagne, — budgets d'Etat et provincieux, industriels, mécènes, — a réuni en un tournemain les capitaux nécessaires. Toute l'économie du projet est établie, on passe aux actes : on travaille partout, dans les ateliers et toutes les écoles d'art appliqué du Reich. Chaque ville a son comité et, mieux encore, l'Autriche et Vienne seront de la fête. En France, Marc Réville est mort depuis plusieurs mois. On ne se décide pas à nommer un nouveau commissaire général, et la fameuse exposition de 19.. (?) reste en quenouille.

UN MUSÉE FRANCO-ESPAGNOL A FONTARRABIE

Dans le numéro du 1^er^ mai de la revue madrilène *Gaceta de Bellas Artes*, notre collaborateur Pascal Forthuny publie un important article où il trace le plan et indique les moyens de réalisation d'un musée franco-espagnol à créer à Fontarrabie. Dans ce même fascicule, notre confrère espagnol témoigne à notre *Bulletin de la Vie artistique* une sympathie dont nous sommes vivement touchés, venant d'un des organes les plus actifs de la péninsule. *Bellas Artes* reproduit une gravure, œuvre de M. Vasquez Diaz, et portrait de notre collaborateur.

LES COLLECTIONS D'UN AMATEUR D'ART NÈGRE

Feu Herbert Ward, explorateur, sculpteur et peintre, a légué toutes ses collections d'art nègre au Smithsonian Institute de New-York. Il vécut longtemps chez les sauvages du Congo, et son œuvre s'inspira de leur art, notamment dans une série de statuettes de bronze qui eût fort intéressé, si on l'avait pu voir à Paris, les fervents de l'« esthétique noire ». Au reste, ces œuvres furent longtemps dans nos murs, boulevard Berthier, mais combien sont peu nombreux ceux qui purent les approcher! Ward disait des nègres : « Ils nous offrent l'image de l'humanité la plus *transparente*. » Avec ses statuettes personnelles, dont plusieurs furent exposées en nos Salons, ses admirables souvenirs de... là-bas, viennent de prendre le chemin des Etats-Unis.

PORTRAITS NOUVEAUX A LA NATIONAL PORTRAIT GALLERY

Parmi les nouveaux portraits (entrés depuis un an) à la National Portrait Gallery, figurent : *Burne-Jones* par son fils Philip (1890), *G. Romney*, miniature de Miss Barrett; *P. Romney*, par Georges Romney, son frère; *L. Sterne*, l'auteur de *Tristram Shandy*, marbre par Nollekens (1766) ; *Robert Browning*, par Gordigiani (1858) ; *W. Holman Hunt*, par William B. Richmond; *Guillaume III* (1650-1702), par Jan Vollevens l'ancien (réplique du tableau d'Amsterdam) ; le poète *W. Cosmo Monkhouse* (1840-1901), par J. M'Lure Hamilton; le portraitiste *Edward Gibson* (1668-1701), aquarelle par lui-même (1690) ; le chimiste *W. H. Perkin* (1838-1907), par A. S. Cope (1906) ; le physiologiste *Michael Foster* (1836-1907), par John Collier.

A L'ANCIENNE PINACOTHÈQUE DE MUNICH

Un Jean Vermeer encore inconnu est entré à l'ancienne Pinacothèque de Munich, où il sera exposé comme prêt, pendant quelques mois. Il représente le portrait en buste, d'une jeune femme appuyée sur un parapet et tenant une flûte à la main.

ART DÉCORATIF MODERNE ALLEMAND

Les salles de l'Académie des Arts de Berlin, jusqu'à ce temps, ne s'étaient ouvertes que pour accueillir « l'art pur ». On y ménage maintenant une place importante à l'art décoratif. L'Allemagne entend souligner par cette innovation sa pensée que, pour servir le bon renom de la nation sur les marchés du monde, l'artiste décorateur vaut le sculpteur et le peintre.

PASCAL FORTHUNY.

Paroles

LE VISITEUR INCONNU

Francis Wey, le critique d'art, l'ami de Mérimée et de Nodier, voyant un jour des échafaudages s'ériger contre la Sainte-Chapelle, et s'y balancer l'écriteau « Défense d'entrer », entra. Des invectives l'accueillirent, et, dégringolant des échelles, un contremaître parut.

— C'est défendu, s'écria-t-il...

Mais Francis Wey, dignement :

— C'est bien, mon ami! Mais quelle chance vous avez que ce soit moi!...

Un dessin de Pierre Laprade pour l'illustration de "Sous le clair regard d'Athéné", d'André Lamandé.

Le Gérant : DESPORTES

Moderne Imprimerie, LOTH, Dr, 37, rue Gandon, Paris.

HISTORY OF ART
REFERENCE
LIBRARY
UNIV. OF TORONTO